

nous, les héroïnes surviennent, telles Jeanne d'Arc et Jeanne Hachette... A ces noms glorieux, je ne sais quel sentiment saisit mon âme ; ah ! si avec ces vaillants hommes avaient pu partir les femmes, combien se seraient levées, comme Jeanne d'Arc, contre ces lâches insulteurs, qui n'ont su voir que des étrangers et des mercenaires dans des héros, dont ils ont bien pu écraser les corps, mais dont les âmes victorieuses planeront sur eux éternellement comme un souvenir d'indicible opprobre !

Et que dire maintenant de ceux qui, cernés de toutes parts par l'armée piémontaise, voulaient encore combattre et mourir, et ne capitulèrent qu'en frémissant ? Que dire de ceux qui, épargnés par le fer et le feu, semblent moins s'applaudir d'avoir échappé à la mort que regretter de n'être pas tombés glorieusement, prêts jusqu'à la fin à donner le sang qui leur reste, quand Dieu le voudra ? " Chers parents, écrit l'un d'eux, nous avons offert à Dieu notre vie, et en attendant nous continuons le sacrifice (4). Que dire de ce jeune soldat prisonnier, désarmé et insulté, comme ils le furent tous et trop souvent, et qui écrivait à sa mère : " Si l'on nous insulte encore, si l'on nous crache au visage, eh bien ! nous songerons au Fils de Dieu (5)."

Et que dirai-je des blessés, de la simplicité naïve et joyeuse avec laquelle ils racontent, comme en se jouant, leurs blessures et celles de leurs camarades ? Ecoutez, Messieurs, et dites-moi si, dans les paroles que voici, on ne sent pas la trempe, le bronze d'une grande âme : " La balle m'a frappé et est sortie par le côté droit... — C'est à sa mère qu'il écrivait cela. — Du reste, en allant au combat, je demandai à Dieu de faire mon devoir, et de bien mourir. Depuis ma blessure, je ne crains pas plus la mort que le 18 je n'ai eu peur des balles. En Bretagne, j'aurais peu de chances de mourir dans d'aussi belles conditions pour gagner le ciel. Si je meurs ici, j'espère mourir gaiement. Si l'on entend des cris de douleur dans l'église qui nous sert d'hôpital, on y entend aussi des éclats de joie (6)."

Un autre, parlant du sang froid de ses braves camarades pendant la bataille, disait : " On était gai comme au coin du feu (7)."

Ainsi, Messieurs, ces nobles jeunes gens, combattant le sourire au lèvres, comme dit l'Écriture, les combats d'Israël, commentaient admirablement sans le savoir cette parole de l'historien sacré, et donnaient l'héroïque intelligence de ce texte : *Præliabantur cum lætitiâ prælium Israël*, et la gaieté de l'âge et la joyuseté française ne les abandonnent pas plus en face des douleurs du lit d'hôpital qu'en face des périls des combats.

Ah ! que les glorieux survivants de ces terribles luttes me permettent ici de le leur dire : qu'ils soient toujours semblables à eux-mêmes... et qu'une vie si

noblement commencée s'achève, paisible ou tourmentée, dans la vertu et dans l'honneur. Et quand à vous qui reviendrez vivants, mais blessés et mutilés, vos blessures seront pour vous un signe de gloire, et vous les verrez, soyez en sûrs, éternellement sacrées et respectées dans votre pays.

(A continuer.)

GUÉRISONS

Obtenues par l'intercession de NOTRE-DAME DE PITIÉ, à l'occasion de la Statue miraculeuse, honorée à Montréal.

Il est à regretter que, depuis plus de cinq ans que la statue miraculeuse de Notre-Dame de Pitié est arrivée à Montréal, on n'ait pas recueilli les circonstances particulières de chacune des guérisons et des autres faveurs extraordinaires, qui lui ont été attribuées par la confiance et la piété des fidèles. Elles ont été en très grand nombre et fourniraient déjà la matière d'un volume, si on les eut décrites dans tous leurs détails.

Aujourd'hui ce travail nous est devenu très difficile, pour ne pas dire impossible ; plusieurs de ceux qui ont obtenu ces sortes de faveur étant décédés, d'autres ayant changé de domicile, d'autres, enfin, nous étant tout-à-fait inconnus. Nous donnerons successivement le récit de celles que nous avons pu découvrir ; et nous invitons ici tous ceux, qui auraient connaissance de quelque-une de ces guérisons, à vouloir bien nous en informer, afin qu'elles trouvent leur place dans l'*Echo*. Car ces sortes de récits nous semblent devoir être naturellement répétés par l'*Echo du Cabinet de Lecture Paroissial de Montréal* : attendu que les faveurs dont nous parlons, sont l'effet d'une dévotion qui a pris naissance dans cette paroisse ; et que la statue miraculeuse, qu'on y vénère, en a été l'heureuse occasion.

VIII.—GUÉRISON DE LOUIS LAFLAMME, EN 1855.

Louis Laflamme, né à Montréal le 13 août 1844, et décédé à l'âge de 16 ans, semble avoir été l'un de ces justes que la sagesse divine retire de ce monde dès leur adolescence pour les préserver de la malice du siècle pervers ; et nous devons ajouter qu'à l'exemple de ceux-ci, il fournit une longue carrière dans une vie si courte, à cause des mérites abondants qu'il trouva, dans les nombreuses croix qu'il eût à porter.

Cet enfant avait perdu la vue à l'âge de 7 ans, et depuis il était resté dans cet état de tristes privations, malgré un pèlerinage à Sainte-Anne, sous Québec, où sa mère l'avait fait conduire et l'avait elle-même accompagné. Trois ans après qu'il eut été ainsi privé de la vue, il fut atteint d'une violente affection à la tête, avec des crises fréquentes, qui produisit une paralysie générale. Elle le laissa totalement privé de l'usage de la parole, de celui de ses mains, et en-

(4) Lettre de M. Lodois de Sapineaud.

(5) Le même.

(6) Lettre de M. de Parcevaux.

(7) Lettre de M. Maurice du Bourg.